

L'ORANIE EN 1873 : IMPRESSIONS D'UN VOYAGE À SIDI-BEL-ABBÈS, DE JEAN-JULES CLAMAGERAN

Retrouvées par Christian Graille

Nous avons quitté Tlemcen dans notre précédent numéro et nous dirigeons vers la région de Sidi-Bel-Abbès, deuxième étape du voyage que Jean-Jules Clamageran effectua entre le 17 mars et le 4 juin 1873, en Algérie.

Si le temps est beau on peut revenir de Tlemcen à Oran en deux jours par la route de Sidi-Bel-Abbès, un peu plus longue et beaucoup plus à l'est que celle d'Aïn-Témouchent ; la seconde partie de la route entre Sidi-Bel-Abbès et Oran n'offre aucune difficulté ; il n'en est pas de même pour la première partie ; elle est ouverte mais non encore achevée au mois d'avril. Les pluies de mars avaient détrempé le sol ; des ornières profondes s'étaient formées ; les surfaces sèches étaient horriblement raboteuses ; des flaques d'eau très étendues couvraient parfois la chaussée.

Au sortir de Tlemcen, on monte sur les flancs du djebel Nador dont le sommet est à 1520 mètres au-dessus du niveau de la mer ; on laisse à gauche et en bas Bou-Médine et après avoir parcouru une distance de six kilomètres depuis la

ville, on arrive à la cascade de Safsaf ; cette cascade serait admirée, même en Suisse. J'ai compté sept chutes distinctes et successives ; on ne les découvre pas toutes ensemble ; suivant le point de vue, tantôt l'une, tantôt l'autre disparaît derrière les rochers et les arbres au milieu desquels la rivière tournoie ; rafraîchis par les emprunts des chutes et les infiltrations souterraines, les oliviers, les figuiers, les grenadiers, les cerisiers, les lentisques prennent un développement prodigieux ; ils s'étalent en massifs profonds, s'entassent dans tous les coins et recoins, pendent sur les eaux et semblent par la hardiesse de leur attitude braver les lois de l'équilibre. Les rochers ne sont pas moins remarquables que les arbres : par leur couleur, par leur forme, par leurs perforations bizarres et les grottes qui en résultent, par leur structure lamellée assez semblable à celles de certains os et enfin par les empreintes nombreuses de feuilles fossiles qui s'y trouvent, ils excitent au plus haut point la curiosité. On passe le Safsaf sur un pont ; à l'extrémité du pont une seconde montagne s'élève, c'est le djebel Rouméliah, on le contourne assez longtemps. Les sinuosités de la route nous préparent une surprise agréable : Tlemcen, qu'on ne croyait plus revoir, reparait une dernière fois.

Mollement assise sur sa colline, baignée de lumière, le front couronné de rocs, les flancs entourés d'une ceinture verdoyante montrant à la suite de ses minarets et de ses dômes les ruines imposantes de Mansourah, elle est vraiment belle. On comprend que l'Emir Abdel Kader lui ait consacré l'un de ses chants : *“je l'aime, dit-il, comme l'enfant aime le cœur de sa mère”*.



Doc. Michel Ortéga

Quand on a cessé de voir Tlemcen, on se trouve dans une solitude presque complète ; on traverse une région tout à fait sauvage, pas de villages, pas de cultures ; quelques troupeaux de temps en temps, surtout des troupeaux de chèvres, quelques tentes enfumées de loin en loin, quelques Arabes à cheval, un officier de spahis suivi de deux cavaliers en burnous rouge, de longs sillons tracés sur la chaussée par des raies de charrettes, telles sont les seules marques de civilisation qui s'offrent à nous pendant plusieurs heures ; et cependant cette région fournit deux choses d'un grand prix : le bois de thuya et l'alfa ; on fabrique avec ce dernier des corbeilles, des cordes, des sandales, des chapeaux et du papier. Du djebel Rouméliah on descend dans la vallée de l'Isser et l'on traverse le territoire de la tribu des Ouled-Mimoun.



Les cascades en 1954, après 15 jours de pluie
Doc. Yves Brette



Doc. Michel Ortéga

Un petit hameau de deux cents habitants nommé Lamoricière se rencontre là d'une manière fort opportune pour les voyageurs ; de braves gens qui ne sont ni arrogants ni serviles vous donnent un déjeuner très passable sans vous exploiter ; le hameau est entouré d'une enceinte défensive en terre ; à deux pas de l'enceinte la rivière coule dans un lit profondément encaissé.

Après avoir quitté la vallée de l'Isser, on s'engage dans une région montagneuse qui ne diffère pas beaucoup pour la végétation et la nature du sol du djebel Rouméliah ; puis on tombe dans la vallée de l'oued Mekerra qui, suivant la coutume arabe, prend divers noms le long de son cours et s'appelle plus bas le Sig ; le terrain devient plus humide ; bientôt les champs de céréales succèdent aux bois, aux prairies, aux landes ; les fermes européennes remplacent les tentes arabes ; la route s'améliore ; le

village de Sidi-Lahssen se présente, il ne reste plus que douze kilomètres pour gagner Sidi Bel Abbès ; on les franchit rapidement.

Sidi-Bel-Abbès était, il y a trente ans, un lieu de pèlerinage ; les Arabes y venaient faire leurs dévotions auprès

d'un tombeau de marabout reposant sous une petite Kouba.

En 1843, les Français y établirent un poste militaire ; le poste attira des cantiniers, des marchands, des artisans ; peu à peu un groupe d'Européens assez considérable s'y forma. Un décret du 5 janvier 1849 reconnut officiellement la nouvelle ville qui fut érigée en commune sept ans plus tard. En 1860, la population totale, y compris la banlieue était d'environ 5000 âmes ; aujourd'hui elle est de 7876 dont 6537 Français et étrangers, 1339 Musulmans.

Un mur crénelé entoure la ville ; les maisons très simples et très propres n'ont qu'un rez-de-chaussée ou un seul étage. De beaux mûriers ombragent les principales rues et places ; l'administration municipale est habilement dirigée, elle s'occupe particulièrement des écoles qui sont laïques pour les garçons ; mais l'influence du clergé lui crée souvent des embarras.

J'ai constaté le même fait à Tlemcen et dans d'autres communes de la province d'Oran.

La contrée sans être pittoresque est d'un aspect agréable. Les chasseurs la recherchent singulièrement : les cailles y passent en grand nombre à certaines époques de l'année ; en toutes saisons, les gazelles y abondent. Dans les ruisseaux, on trouve des tortues ; la terre est bonne, convenable pour les céréales partout où elle est défrichée, c'est-à-dire débarrassée des palmiers nains. L'hectare non défriché vaut trente à cinquante francs, défriché il décuple de valeur. Les cultures n'occupent encore qu'un espace restreint ; quand elles se montrent on les remarque. L'élevage



Doc. Michel Ortéga

des porcs est très productif et commence à se faire à une vaste échelle ; la proximité du chemin de fer assure un débouché facile. On espère qu'un embranchement reliera un jour Sidi-Bel-Abbès au Tlélat.

Quoi qu'il en soit de ce projet, les chances de prospérité sont grandes. Sidi-Bel-Abbès est appelé à devenir un centre de premier ordre pour notre colonisation.

NDLR :

Jean-Jules Clamageran (1827-1903), avocat au barreau de Paris était conseiller d'État, adjoint au maire de Paris, sénateur inamovible de 1882 à 1903 et membre de la Société d'économie politique.



Casernes de la Légion Étrangère - Doc. Yves Giottoli